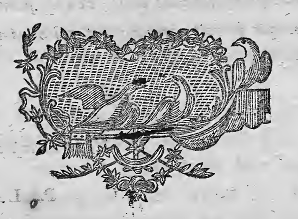
12

ESSAI
SUR LA NYMPHOMANIE
OU
FUREUR UTÉRINE.

Présenté à l'École de médecine de Montpellier, et soutenu le 2 Floréal an VIII.

Par PIERRE *LAFAGE, natif de Cahors, Département du Lot.*

> Nous ne vivons que deux momens,
> Qu'il en soit un pour la sagesse !
>
> *VOLTAIRE.*



A MONTPELLIER,
de l'Imprimerie de la veuve de JEAN MARTEL ainé, Imprimeur des Corps administratifs et de l'École de Médecine, rue St. Firmin, plan Duché, n.° 94. An VIII Républicain.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

QU'IL est doux le sentiment que j'éprouve ! Je puis satisfaire au besoin le plus pressant pour mon cœur. Chaque jour de ma vie a été marqué par de nouveaux bienfaits de votre part ; les sacrifices que vous faites encore pour me procurer le précieux avantage dont vous jouissez depuis si long-temps, celui de soulager vos semblables, sont incalculables, et je n'avois pû faire encore éclater publiquement ma juste reconnoissance. Cette occasion est la seule qui se soit présentée, je la saisis avec avidité.

Recevez donc, ô mon père, les foibles témoignages de ce que votre fils sent pour vous. Agréez aussi cet essai, c'est le premier pas que je fais dans la carrière que je vais parcourir, et qui vous a été si glorieuse,

Votre soumis et respectueux fils,

P. LAFAGE.

AVANT PROPOS.

A peine la femme, le plus aimable, comme le plus foible des deux sexes, est-elle parvenue à cette époque, où une nouvelle existence s'ouvre pour elle, où l'attrait de plus vives jouissances lui fait abandonner les plaisirs de l'enfance : à cette âge enfin, ou elle acquiert la faculté de remplir les augustes fonctions aux qu'elles la nature l'a destinée ; à peine dis-je, est-elle parvenue à cette époque, qu'elle devient sujette à un nombre infini de maladies dependantes de l'empire que la matrice vient d'établir dans toute l'économie.

Je ne retracerai pas ici, ce nombre d'affections morbifiques auxquelles cet organe peut donner lieu ; je me bor-bornerai à celle qui fait le sujet de ma dissertation, la Nymphomanie.

Je m'attends déjà à la censure de quelques esprits qui n'ont jamais senti les douces émotions d'un cœur vraiment sensible ; mais ce n'est point leur jugement déjà prévu qui me découragera. Les Illustres Professeurs de cette école, nous ont inspiré de trop généreux sentimens pour qu'aucune considération puisse nous détourner d'exercer ce devoir sacré de la bienfaisance, première et précieuse récompense du Médecin philosophe. Ils m'ou-

vrent une carrière bien féconde en moyens de leur prouver que leurs principes sacrés ont germé dans mon cœur.

Recevez donc, Maîtres bien chers, le témoignage bien foible d'une juste reconnoissance, méritée à plus d'un titre. L'inertie de ma plume seconde trop mal mon cœur, pour que j'insiste à prouver la force de ce sentiment que j'éprouve si bien et que je sais si peu rendre.

Et vous êtres sensibles, qui connoissez la nature humaine, sa foiblesse, qui la plaignez au lieu de l'effaroucher, vous ne blamerez pas cet écrit, non sans doute vous lui ferez grace en faveur des justes motifs qui l'ont dicté (a). C'est dans eux que j'espère trouver l'excuse de ma témérité, le sujet que j'ai entrepris demandoit une expérience que je n'ai pu acquérir, et une plume plus exercée que la mienne. Je serai néanmoins bien dédommagé des peines que ma couté ce travail, si j'ai pu parvenir par le foible tableau que j'aurai fait de cette affreuse maladie, à en inspirer toute l'horreur qu'elle mérite.

(a) Madame D... dans ce moment ci est atteinte de fureur utérine au premier dégré.



ESSAI SUR LA NYMPHOMANIE *OU* FUREUR UTERINE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la maladie.

LA fureur utérine est un délire affecté au seul sexe, qu'un appétit excessif de l'acte vénérien porte à se satisfaire. Cetre maladie dans son principe marche très-lentement, d'une manière presque insensible, *per fallentia incrementa lentis passibus ingreditur* (1). Mais elle n'en porte que des coups plus sûrs à l'édifice qu'elle veut saper. C'est par des sentiers fleuris qu'elle égare ses victimes dans les routes ténébreuse du malheur.

Rarement cette maladie est-elle attaquée dans son principe, où les

(1) ASTRUC, de Furore uterino.

secours de l'art pourroient aisément la dissiper. Ce n'est guères que lorsque le mal a fait des progrès auxquels on ne peut presque plus remédier, que l'on entreprend la cure de cette affection, et rarement on réussit. Il seroit bien difficile de l'entreprendre plutôt ; les personnes qui en sont atteintes, bien loin de venir dans le sein de l'amitié chercher des armes propres à combattre leur funeste passion, essuyer les larmes de désespoir que ne manqueroit pas de leur arracher la triste perspective du malheur qui les attend, cherchent au contraire à cacher avec le plus grand soin le feu qui les dévore afin de le mieux entretenir.

Cette maladie, comme je l'ai déjà dit, ne vient que graduellement. Mais si la femme ne cherche au plutôt à triompher du penchant qui déjà commande impérieusement à ses sens, elle va devenir par les progrès qu'elle lui aura laissé faire, la honte de son sexe, l'horreur de cette société dont elle devoit faire les délices, et finira après une agonie terrible, par rendre une vie justement exécrée de tous.

La Fureur utérine attaque souvent les filles à l'époque de la puberté. Un cœur prématuré pour l'amour se laisse aisément aller aux impressions qui lui sont transmises par les sensations nouvelles qu'éprouvent les organes de la génération qui viennent de recevoir leur vie propre. A cet âge l'imagination est exaltée, tout s'y peint en traits de flamme. On desire ; ces desirs étoient jusqu'ici inconnus, on ne peut guère, se rendre raison de leur nature ; on s'y arrête, et l'on cherche à bien les développer ; rarement l'occasion de le faire, tarde à se présenter, et on la saisit avec avidité.

La vue d'un jeune homme doué des grâces de la nature qui, souvent par hazard aura regardé une jeune adolescente, décide par fois un penchant qui sera suivi des plus funestes effets. Son imagination prompte à tout saisir s'est apperçue de ce regard, elle l'a pris pour le coup-d'œil de l'amour, elle se nourrit de cette idée, c'est son unique distraction, tout ce qui n'y est pas relatif lui devient étranger, elle ne voit plus que l'objet de sa concupiscence, chercher les moyens de se

le procurer, est tout ce qui l'occupe. Éprouve-t-elle des contrariétés dans ses desseins, elle devient rêveuse, taciturne, ne se plaît que dans la sollitude, où elle puisse se livrer tout à son aise aux idées qui lui retracent son objet chéri.

Mais que l'ame se fatigue bientôt de vains désirs ! Il faut la jouissance. Sans elle on éprouve un certain vuide ; par la privation, les desirs deviennent plus intenses ; bientôt ils ne sont plus supportables ; les satisfaire à quel prix que ce soit, tel est le but auquel tendent toutes les idées de ces jeunes personnes trop faciles à se laisser enflammer.

En attendant d'avoir trouvé ces moyens, elles trompent la soif, (s'il m'est permis de me servir de cette expression), en employant l'art pour se procurer cette jouissance tant désirée. Mais bien loin de se satisfaire par ces moyens que la nature réprouve, elles ne font qu'augmenter leur cupidité qui bientôt deviendra effrénée. C'est alors qu'elles oublieront cette aimable pudeur, cette imposante modestie qui fait le plus bel ornement de la femme, et à laquelle tous les peuples ont dressé des autels, c'est alors, dis-je, qu'elles oublieront tout, qu'elles sacrifieront leurs devoirs pour se livrer à toute la turpitude de leur ardeur déseglée.

Elles provoqueront les hommes par des chansons, des propos, des postures obscènes, des attitudes voluptueuses ; elles affecteront de ces négligés prétendus galants qui dessinent la nudité en satisfaisant foiblement à la dessence. Enfin tous les moyens de porter les hommes qui les approchent à satisfaire leur lubricité, seront mis en usage. Elles déployeront toutes les grâces dont la nature les aura favorisées, rien ne sera oublié. Elles franchiront toutes les bornes de l'honnêteté, et pour l'ordinaire le mépris sera le prix de leurs honteuses avances.

Jusqu'ici cette maladie n'a été qu'une mélancolie, le flambeau de la raison n'a pas entièrement cessé d'éclairer ces misérables, cela seul les a distinguées de la brûte à laquelle elles vont s'assimiler. Ces foibles rayons vont s'éteindre, un délire maniaque va s'emparer d'elles ; c'est

alors qu'elles présentent le tableau le plus hideux qu'il me sera bien difficile de peindre sous ses vraies couleurs.

Semblables à des furies, elles font retentir les airs de leurs hurlemens affreux, les paroles qu'elles profèrent sont toutes relatives à la cause de leur mal, elles s'emparent de vive force des hommes, quels qu'ils soient, qui se présentent à leur vue, et malheur à eux si, ne pouvant s'en débarrasser, ils ne satisfont à leurs sales desirs après la sommation qu'elles en auront faite. Elles mettent au jour des parties que la pudeur leur ordonne de cacher.

Mais tirons le rideau sur toutes ces scènes d'horreur, auxquelles heureusement pour la société, la mort va mettre un terme. Je crois en avoir assez dit pour détourner les personnes entre les mains desquelles cet écrit tombera, du précipice qu'elles auront consenti d'approcher.

Les filles ne sont pas exclusivement sujettes à cette maladie. Elle attaque aussi les femmes mariées, sur-tout celles qui unies à un époux qu'un tempérament vigoureux rendoit propre à bien remplir les devoirs qui lui sont imposés par le mariage, se voyent tout-à-coup privées de ces plaisirs, par la mort de celui qui les leur procuroit. Celles encore qui ont des maris dont la foiblesse ne peut satisfaire leurs vifs désirs. Les femmes qui font un état de leur prostitution.

Sont encore sujettes à cette maladie, celles qui font un usage immodéré des liqueurs spiritueuses, du café, chocolat; se nourrissent de mets salés, séchés à la fumée, épicés, en un mot de toutes les substances capables d'augmenter la quantité ou l'acrimonie des humeurs, attaquer le systême nerveux, et décider un appétit excessif du coït; celles encore qui prolongent les veilles, se livrent à des lectures, des conversations obscènes, propres à corrompre le cœur; celles qui sont d'un tempérament bilieux, atrabilieux.

Presque tous les Médecins de l'antiquité, et ceux même des siècles moins reculés qui ont traité des maladies des femmes, ont gardé le silence le plus profond sur cette maladie. Seroit-ce que cette affection n'exis-

toit pas dans le pays où ils exercoient leur état, ou bien ne l'avoient-ils pas connue ? Je ne déciderai point la question, néanmoins SORANUS, Médecin grec, et d'après lui AETIUS, ont été les premiers qui ont traité de la fureur utérine. On trouve un exemple de l'existence de cette maladie chez Euzébie, épouse de l'empereur Constantin.

La démoralisation de notre siècle l'a rendue plus commune. Il n'est pas un de nous qui n'ait à citer quelques exemples de cette cruelle maladie. Plusieurs auteurs en ont écrit, le célèbre ASTRUC en a donné un exellent mémoire dans son cours de maladies des femmes, et le professeur VIGAROUS ne nous laisse rien à désirer sur cette matière par la description qu'il en a faite dans la partie de son enseignement.

CHAPITRE II.

Des causes de la Maladie.

LA femme est naturellement plus voluptueuse que l'homme, par sa constitution, et par la multiplicité des organes destinés chez-elle à exciter les plaisirs vénériens. De ce nombre sont, le clitoris, la profondeur et largeur du vagin, la face interne de la matrice, et toutes les glandes destinées à secréter la semence. Ces organes sont doués de la sensibilité la plus exquise, et tout ce qui peut augmenter cette sensibilité, doit nécessairement déterminer ces vifs desirs de l'acte vénérien.

Cherchons les causes générales, occasionnelles qui peuvent exciter la sensibilité des fibrilles nerveuses de ces organes; elles sont en grand nombre. Je tâcherai d'en exposer les principales. 1°. La pléthore menstruelle ordinaire chez les personnes qui mènent une vie sédentaire; qui empêchent ou diminuent la transpiration par le peu d'exercice qu'elles prennent; 2°. L'usage d'un régime chaud; 3°. La trop grande

secrétion de semence, enfin la dégénération de toutes les humeurs sébacées, lymphatiques etc., qui abordent les parties génitales; 4°. Les attouchemens voluptueux; 5°. La mastupration; 6°. Le coït trop souvent répété; 7°. La longueur du clitoris, la suppression de quelques évacuations habituelles, comme des évacuations trop conséquentes; 8°. La malpropreté de ces parties; 9°. Les fleurs blanches, les gonhorrées vénériennes.

Les affections morales peuvent encore devenir causes de cette maladie par l'intime rapport sympathique qui lie le cerveau avec l'utérus. Un amour traversé, les lectures, les conversations obscènes, les danses voluptueuses, le commerce des hommes débauchés, les images lassives, tout ce qui peut échauffer l'imagination, entretenir des idées libertines, procurer une trop grande tension dans les fibres du cerveau, deviennent causes occasionnelles de la Fureur utérine ou Nymphomanie, sur-tout si la femme qui se livre à ces excès, est douée d'un fort tempérament, et a la fibre nerveuse exercée.

La cause prochaine de cette maladie est une concentration de forces sur la matrice et l'éréthisme des organes de la génération. Je vais m'occupper dans le chapitre suivant des degrés qui ont fait le sujet de la division de la Fureur utérine qu'ont adoptée les divers Médecins qui en ont traité.

CHAPITRE III.

Des degrés de la Maladie.

CEUX qui ont parlé de cette affection morbifique, l'ont divisée en plusieurs degrés ou stades; d'autres en ont fait plusieurs espèces. SAUVAGES l'a divisée à l'infini. Il regarde le prurit, la salacité etc., comme autant d'espèces. Je ne vois pas que cette division soit ni né-

cessaire ni exacte, puisque ces deux états déjà énoncés sont communs aux deux sexes, et peuvent exister sans mélancolie : ils ne sont que des causes prédisposantes à la Fureur utérine. ASTRUC lui reconnoît trois degrés principaux, le premier est la salacité, le second est cete salacité accompagnée de mélancolie ou délire, et le troisième état est la manie avec mêmes desirs. Le Professeur VIGAROUS n'en admet que deux, parce qu'il ne regarde la salacité et le prurit que comme causes occasionnelles, et non premier degré de la Fureur utérine. Je m'arrêterai à la division de ce dernier, parcequ'elle est la plus satisfaisante.

Le premier stade se prend de tout le temps où cette affection n'est qu'un délire mélancolique que l'on pourroit comparer, comme l'a dit le Professeur déjà cité, à l'histéricie, si ce n'était ce desir excessif de l'acte vénérien. Aussi a-t-il nommé ce premier degré, *Histeria libidinosa.* On comprend le second degré à cette époque où le trouble général des facultés intellectuelles se manifeste, enfin où la manie s'empare de la malade. Je vais donner successivement les symptômes de ces deux degrés.

CHAPITRE IV.

Des symptômes de la Fureur utérine.

LES symptômes de cette maladie ne présentent dès son commencement, rien qui puisse effrayer. Les malades ressentent vivement l'aiguillon de la chair, mais elles cherchent à le réprimer ; la pudeur les retient encore dans le devoir. L'amour platonique a pour elle des charmes irrésistibles, elles se livrent à ses douces illusions qu'elles n'ont pas la force de repousser, leur imagination s'exalte à mesure, et fatiguées du joug de la pudeur qu'elles n'osent encore secouer, elles

deviennent tristes, taciturnes, ne se plaisent que dans la solitude, la société n'a plus pour elle de charmes, elles craignent d'être détournées de leurs chères idées, par fois elles cherchent à les dissiper, mais ce n'est que pour s'y livrer avec plus de violence, à peine leur cœur écoute la raison, elles négligent de satisfaire aux besoins les plus naturels, leur sommeil devient agité, elles prennent à peine les alimens nécessaires à la vie.

Les nombreuses oscillations que viennent d'éprouver les fibres du cerveau, ne leur permettent plus de résister au penchant qui les entraîne. Elles n'y opposent plus de digue, elles cherchent tout à la fois à entretenir et appaiser le feu qui les dévore. La pollution devient habituelle chez-elles : mais elle ne fait que leur donner un avant-goût des plaisir qu'elles désirent. Elles cherchent donc à se les procurer réellement, en gardant néanmoins un certain décorum.

A la vue d'un jeune homme, leur pouls devient agité ; leur sein s'élève et s'abaisse d'une manière précipitée ; leurs yeux lancent des regards enflammés ; leur voix devient entrecoupée ; elles laissent échapper des soupirs qu'elles ne peuvent retenir ; les fibres nerveuses des parties génitales se tendent ; les desirs augmentent ; les tendres regards, les propos les plus encourageans pour celui qui excite leur cupidité, les attitudes qui peuvent faire concevoir le plus aimable préjugé des charmes qu'elles laissent entrevoir à demi, enfin tout ce qui peut exciter des passions chez l'homme, et rendre assez entreprenant pour les satisfaire, est employé. Réussissent-elles dans leurs desseins, alors elles combattent mollement, se rendent, finissent par le provoquer à de nouveaux combats.

Jusqu'ici encore elles ont satisfait à ce que les gens prétendus du bon ton appellent bienséance. La plupart vous diront effrontément, c'est une foiblesse ; elles ont combattu. Jusques à quand verrons-nous de tels êtres figurer parmi un peuple, chez lequel toutes les vertus sociales devroient se trouver réunies ?

Le mal empire, elles franchissent les dernières bornes de la pudeur ;

elles s'élancent entièrement dans la carrière du vice; elles suivent cette pente trop facile. Dès-lors elles dévoilent toute la turpitude de leur ame qu'elles avoient mal cachée jusqu'ici; elles deviennent babillardes; n'écoutent plus ceux qui, par des conseils sages, tenteroient de les retirer de l'abyme où elles vont se précipiter; elles s'emportent même avec fureur s'ils persistent à leur en faire appercevoir la profondeur; elles se mettent dans des excès de colère affreux; poussent des cris terribles; elles répandent des larmes amères, et comme par enchantement leurs afflictions cessent, et succéde une joie manifestée par des éclats de rire immodérés. Tous les symptômes du délire mélancolique se font sentir avec ceux déjà énoncés. Il découle souvent des parties sexuelles une humeur sanieuse, purulente. La matrice et toutes les parties qui l'avoisinent, se trouvent dans un état de phlogose.

Le second degré est bien plus terrible. Les malades ont entièrement perdu l'usage de la raison; le trouble de leurs facultés intellectuelles est à son comble; elles ne conservent de leurs anciennes idées que celles qui entretiennent leur affreuse lubricité; elles nient ce qu'elles avouoient un instant auparavant; avouent ce qu'elles avoient nié; elles deviennent insensibles aux injures du temps; elles déchirent leurs vêtemens, se meurtrissent de rage de ne pouvoir assouvir à leur gré leur exécrable passion; tantôt elles s'imaginent voir un homme prêt à les satisfaire; elles l'appellent, l'invitent par les propos les plus doux; lui parlent comme s'il étoit présent; elles poussent souvent des hurlemens affreux; elles s'élancent sur les hommes qu'elles rencontrent; les menacent de les poignarder s'ils refusent de se prêter à leurs désordres; la pollution est mise en jeu; elles n'examinent pas si elles peuvent être apperçues; leur pouls est agité, mais sans fièvre; souvent intermittent; elles sont privées des douceurs du sommeil; elles ont une aversion pour les alimens tant fluides que solides, une chaleur brûlante régne sur toute l'habitude du corps; le ventre est paresseux; les urines épaisses, rares, pourprées; les parties génitales sont tuméfiées; on apperçoit des steatômes, des hydatides. Tous les

symptômes du délire maniaque se trouvent réunis dans ce cruel état.

Cette maladie quoique rare à la vérité, a été reconnue par quelques Médecins anciens, par ARISTOTE et autres. De nos jours même, des Médecins en ont donné des preuves bien convaincantes. BUFFON cite un exemple d'une fille de douze ans qui devint nymphomane. Le professeur VIGAROUS cite un autre exemple non moins frappant chez une fille de seize ans. Moi-même je pourrois en citer plusieurs dans cette ville; je me bornerai à deux. Une jeune Dame se trouvant dans une société força son mari, et d'une manière ouverte, à venir satisfaire les besoins qui la pressoit. Une jeune fille de dix-neuf à vingt ans, privée par le refus obstiné de sa famille, d'un amant qu'elle idolâtroit, éprouva par la révolution que ce coup imprévu lui causa, une hémorragie utérine qui la fit tomber dans un état de nymphomanie, et dans ce moment-ci même, elle touche presque au dernier degré, car elle est déjà en état de démence.

CHAPITRE V.

Des signes diagnostics et pronostics.

IL est bien rare, comme je l'ai déjà dit, que la Fureur utérine puisse être attaquée dans son principe. Les malades ont tant de soin de la cacher qu'il est difficile de la reconnoître. Il est presque impossible au Médecin le plus expérimenté de pouvoir dire que telle personne est nymphomane, et que la maladie est a tel ou tel degré. Tous les symptômes que j'ai détaillés ci-dessus, ne se trouvent pas toujours rassemblés dans le même sujet : et d'ailleurs ils sont très-équivoques. En supposant que les parties sexuelles soient affectées à un point où de vives douleurs forceront la malade à découvrir malgré elle le siège du mal, que pourra déduire le Médecin ? Ces accidens

sont familliers à la vérole, donc il ne pourra affirmer que la malade est nymphomane, ni assigner les causes de l'affection morbifique qu'elle éprouve. Un autre obstacle bien puissant s'oppose encore à la connoissance de la maladie, lorsque les secours moraux ou physiques pourroient y remédier. La femme qui en sera affectée s'obstinera à garder le silence le plus profond, et sur le siège et sur les causes de son mal. Rarement on consent à dévoiler des sentimens honteux. On ne découvrira vraiment les causes de cette maladie que lorsque la femme sera tombée dans cet état de délire mélancolique qui décélera ce qu'elle ne peut plus cacher; mais alors on ne peut porter qu'un très-mauvais pronostic des suites.

Le Médecin appellé auprès d'une personne, chez laquelle il soupçonnera l'existence de la nymphomanie, doit d'abord employer la persuasion, tâcher d'inspirer une vraie confiance, flatter pour y parvenir les goûts de la malade, gémir avec elle, l'encourager, affecter de prendre à sa situation l'intérêt le plus vif, et lorsqu'il sera parvenu à son but, il reviendra par les mêmes gradations sur ce qu'il aura dit, lui fera voir le danger qu'elle court, et lui en inspirera toute l'horreur possible, en l'effrayant s'il le faut, par le tableau des tristes suites de cette cruelle affection. Tout cela doit être soutenu par des remèdes appropriés et long-temps continués.

Lorsque la malade aura pris ce degré de confiance pour le Médecin, il s'informera si la seule cause de son mal est quelque inclination sur laqu'elle elle éprouve des contrariétés, il jugera si c'est la force de tempérament qui lui fait éprouver ces vifs désirs de copulation qui la rend susceptible de se prendre d'amour pour qui que ce soit, l'interrogera si elle ne se livre pas à des pollutions habituelles, si ses règles sont plus ou moins abondantes, retardées ou supprimées, si elle n'a plus du goût pour les plaisirs de la société, si elle n'a pas éprouvé des pertes blanches. Tous ces symptômes ne sont pas nécessaires pour prouver l'existence de la maladie.

Malheureusement les personnes qui en sont atteintes, s'obstinent à garder le silence sur ce qui les tourmente, elles cherchent à en imposer par des réponses évasives; elles se flattent tenir toujours caché le feu qui les dévore, elles se trompent. Leur mal augmente; elles ne sont plus maîtresses de leurs mouvemens, de leur propos, de leurs regards lassifs; leur mélancolie devient plus sombre; elles ne cachent plus leurs démarches pour les objets qui les flattent, leur chaleur est brûlante; le pouls est concentré, quelquefois agité, mais sans fièvre; elles ne ressentent plus le sentiment de la soif ni de la faim; elles se livrent avec indécence à toutes leurs idées; elles fuient la société des personnes de leur sexe; recherchent avec avidité celle d'un sexe différent, enfin tous les caractères de la mélancolie et du délire se manifestent. On ne doit pas négliger un instant d'y porter reméde; chaque instant de retard fait courir de grands dangers à la femme; la maladie fait des progrès rapides, marche à grands pas vers le dernier degré.

Principiis obsta, serò medicina paratur
Cum mala per longas invaluêre moras.

Ce second degré est bien aisé à distinguer. Les signes qui l'accompagnent, sont ceux de la manie; ils sont trop évidens pour qu'on puisse s'y méprendre. Je ne reviendrai pas sur les caractères qui le font appercevoir. Qu'on se rappelle seulement ce que j'ai dit de cet état dans le chapitre précédent.

Pronostic. On ne peut en général que mal augurer des suites de la maladie dont il est ici question, toutes les fois qu'on lui aura laissé pousser de profondes racines. Elle est pour l'ordinaire très-difficile à guérir, et fort sujette aux rechûtes. Pour bien établir le pronostic, je vais diviser les deux degrés principaux en plusieurs périodes. Le premier est celui où la maladie commence, où les malades sont encore

dans le cas de combattre avec les armes de la raison, la passion qui les domine. On peut aisément la détruire avec peu de remédes, mais long-temps continués. La seconde se prend du moment où la malade évite avec soin tout ce qui peut lui rappeller ses devoirs, où elle ne suit aveuglément que l'impulsion de son cœur déréglé. Alors cet état devient dangereux, et nécessite les plus prompts secours. La troisième comprendra l'époque à laquelle le délire se confirme, devient continuel, ou presque sans rémisssion. La maladie parvenue à ce degré, est presque incurable. On a cependant des exemples d'une guérison parfaite ; c'est pourquoi on doit toujours entreprendre sa cure.

Le second degré de la Fureur utérine ne présente plus des moyens de guérison. Ce qui peut arriver de plus heureux aux personnes qui tiennent à la malade, c'est que la mort vienne les en délivrer, ou bien qu'elles tombent dans un état d'imbécillité insensible. Tout ce qui reste à faire dans cette cruelle position, c'est d'employer tous les moyens que l'humanité réclame pour l'adoucir.

CHAPITRE VI.

Du Traitement de la Fureur utérine.

La méthode de traitement doit être dirigée d'après la nature des causes prochaines, jointes aux occasionnelles, et d'après le tempérament. Lorsque la nymphomanie n'est due qu'à une vive sensibilité, le coït en est le plus prompt comme le plus sûr remède. Mais il se trouve bien de cas où on ne peut l'ordonner. De plus il faut bien remarquer si le délire mélancolique est ou symptomathique ou idiopathique ; dans ce dernier cas on ne peut employer le coït que comme révulsif, et le plus souvent il ne fait qu'aggraver le mal ; alors on se sert d'autres remèdes soit physiques, soit moraux.

On doit chercher dans cette maladie 1.° à diminuer la trop grande quantité de sang, et conséquemment la trop grande sécrétion de semence; 2.° lui enlever son âcreté; détruire la pléthore menstruelle, l'éréthisme, la phlogose qui en résultent; 4.° priver la malade de tout ce qui peut lui rappeller des idées obscènes. Dans le cas de pléthore générale, on employera de fréquentes saignées au bras; et dans la pléthore locale on employera celle du pied, afin de faire révulsion, et procurer le flux des règles, les sangsues à l'anus dans la vue de dégorger les vaisseaux hémorroïdaux qui sont liés aux vaisseaux utérins par de nombreuses anastomoses, les doux purgatifs. On fera prendre deux fois par jour les apozèmes composés des racines ou fleurs de nymphæa, altæa, chicorée, ozeille, auxquels on ajoutera un gros sel de nître: le petit lait fera toute la boisson, si la malade peut le supporter, et qu'elle n'y répugne pas: on peut encore employer le lait d'ânesse; le lait de vache est préféré par quelques-uns; les émulsions faites avec les quatre semences froides dulcifiées avec le sirop de nymphæa, violette etc., produisent les plus grands effets. Si la saison est propice, on fera prendre les eaux minérales acidulées et ferrugineuses, telles que les eaux de Caransac, Forgues, etc. pendant un mois. On y ajoutera, dans les premiers temps, quelque sel purgatif, tels que le sel d'epsom ou sulfate de magnésie. Les malades devront s'abstenir de toute liqueur spiritueuse, du café, chocolat, des alimens épicés; elles ne prendront pour toute nourriture que quelques œufs, des crêmes de riz, même le riz au bouillon fait avec de jeunes poulets; le régime diététique doit être très-sévère: on enlèvera du lit de la malade tout ce qui peut inspirer la molesse, échauffer les reins; on lui donnera seulement une paillasse ou matelas de crin.

Les remèdes externes ne doivent pas être négligés; l'extrait de ciguë, suivant Primerose, appliqué sur les parties génitales, appaise les desirs vénériens; les injections anodines dans ces parties doivent être employées: on les fera avec le lait et le sirop de pavot blanc: on fera prendre deux fois par jour des bains émolliens; on tâchera d'y faire rester la malade pendant deux heures; on lavera, on humectera l'intérieur du va-

gin aussi profondément qu'on le pourra, par le moyen d'une éponge; on donnera souvent des lavemens composés de quelques plantes émollientes auxquelles on pourra ajouter l'oxicrat.

Dans le cas d'exulcération dans le vagin, on y introduira des pessaires faits avec le linge ou une éponge qu'on imbibera d'une décoction anodine qu'on changera souvent, crainte qu'ils ne s'échauffent. On éloignera de la malade toutes les personnes qui pourroient devant elle tenir quelques propos trop libres; on cherchera tous les moyens de la distraire; on ne l'abandonnera jamais, afin qu'elle ne se livre point à la mastupration; on l'entretiendra de choses agréables, telles que voyages, etc. On ne lui laissera pas le temps de revenir sur des idées obscènes; on n'admettra dans sa société aucun homme.

Mais lorsque l'affection de la tête sera idiopathique, ces remèdes seront insuffisans; on la traitera alors comme une manie générale, et comme cet état est presque toujours dû à la pléthore, on pratiquera en conséquence des saignées locales, par exemple, à la jugulaire, à l'artère temporale; on fera usage des purgatifs rafraîchissans; on interdira l'émétique qui exciteroit trop le cerveau, de même que les drastiques, les bains froids répétés seront mis en usage. VICAROUS recommande les bains tièdes du tronc et l'eau froide versée sur la tête. Je penche pour ce dernier avis. On employera tous les remèdes déjà énoncés, et dans le cas d'insomnie, on fera usage des narcotiques parmi lesquels brille la teinture anodine depuis vingt-quatre jusqu'à trente gouttes.

La maladie parvenue à son dernier degré, il ne reste guère plus d'espoir; néanmoins on employe le même traitement que pour la manie, les bains froids, les saignées évacuatives, si la malade est dans un état de fureur; si au contraire elle est dans une imbécillité insensible, on laissera au temps et à la nature le soin d'améliorer cette cruelle situation.

Plusieurs médecins ont regardé le camphre comme un remède héroïque dans la cure de la manie; ils le donnent en substance depuis dix jus-

qu'à quinze grains dans quelques véhicules appropriés, ou bien en forme de bol. BONORIA lui a découvert une vertu calmante; de plus il éteint les desirs amoureux; ce qui a donné lieu, en parlant de lui, à VIGAROUS et autres de rapporter ce Vers :

Camphora per nares castrat odore mares.

Je ne rappellerai pas ici le nombre infini des prétendus spécifiques contre la fureur utérine désignés par quelques Auteurs; il me suffira de dire que ceux qui ont été donnés sous ce nom ont rarement produit l'effet qu'on en attendoit.

Je terminerai cette dissertation. Je sens combien je suis éloigné d'avoir atteint mon but. Fort de la bienveillance ordinaire de mes Maîtres pour tous leurs élèves, je me suis déterminé à présenter ce bien foible Essai; et j'ai osé compter sur leur indulgence.

F I N.